

MÉTIER : PROFESSEUR D'UNIVERSITÉ

Métier : professeur d'université. Qu'est-ce à dire? Pour plusieurs, peu familiers avec le milieu universitaire, cela évoque une vie libre, facile, faite de quelques heures d'enseignement par semaine, de longues vacances estivales et d'une année de « farniente » à tous les sept ans! De quoi faire rêver - ou hurler, selon le cas - les profs en chair et en os qui travaillent souvent bien au-delà de quarante heures par semaine, s'accordent peu de vacances et emploient leur année sabbatique à formuler des demandes de subventions, à créer, à écrire et à publier les résultats de leurs recherches.

Les mauvaises blagues, les remarques désobligeantes finissent donc par blesser... Le comité d'interventions publiques du SPUQ¹ est né, au printemps 2000, de la volonté de professeurs et de professeures soucieux de mieux faire connaître les multiples composantes de la tâche professorale et de combattre du même coup certains préjugés tenaces à cet égard. Le comité s'est donné un plan de travail, dont l'un des éléments consistait en l'élaboration d'une publication spéciale destinée à approfondir divers aspects du travail de professeur d'université. Le cahier qui vous est présenté aujourd'hui constitue le premier jalon d'une démarche en ce sens qui se veut permanente.

Au-delà des bonnes nouvelles que constituent l'octroi d'une subvention, la publication d'un ouvrage ou la réception d'un prix, nous avons voulu nous centrer sur la tâche elle-même et sur ce qu'impliquent concrètement ses composantes. Faute de pouvoir rendre compte du travail de tous, nous avons donné la parole à quatorze collègues qui ont bien voulu expliquer en détail un aspect de leur travail qui leur tient particulièrement à cœur. Nous les en remercions vivement.

Ce cahier, c'est d'abord pour nous, professeurs et professeures, qu'il a été pensé, élaboré, mis en mots. Chacun, chacune y trouvera, nous l'espérons, intérêt, réconfort et encouragement. Il sera également diffusé auprès de personnes, de groupes et d'organismes susceptibles de tirer profit des informations qui s'y trouvent.

Nous tenons à remercier Madame Josette Guimont, directrice du Service de l'information et des relations publiques de l'UQAM, pour son appui enthousiaste à ce projet.

Renée Joyal, pour le Comité d'interventions publiques du SPUQ

1. Le comité est actuellement composé des professeures Renée Joyal (Sciences juridiques), Danielle Maisonneuve (Communications) et Hélène Manseau (Sexologie).



Valoriser le travail professoral

Cette publication spéciale devrait permettre de mieux comprendre le travail professoral dans toutes ses dimensions. Ce qui ressort avant tout des témoignages, c'est l'enthousiasme personnel, le dynamisme intellectuel, et la passion du métier de professeur. Ceci est particulièrement frappant lorsqu'il s'agit du travail avec les étudiants. En effet, le rapport privilégié entre les professeurs et les étudiants, surtout aux études supérieures, est une facette fondamentale - et pourtant méconnue - de la tâche. Cela exige une grande disponibilité, en vue notamment de bien accompagner l'étudiant, ainsi qu'une attention pleine et entière.

Cette prise de parole par les professeurs témoigne aussi de la lourdeur de leur travail. Il s'avère que leurs activités sont très diversifiées, sinon éclatées, et elles sont devenues de plus en plus pressantes et exigeantes. La complexification du travail professoral et de la gestion du temps - car il manque ... toujours! - engendre néces-

sairement des insatisfactions face à de multiples attentes, aussi bien personnelles que collectives.

Mais, il y a plus, car nous observons une dégradation des conditions d'exercice du métier de professeur. Nos témoins en parlent! Les professeurs manquent de ressources, de temps et, en plus, de reconnaissance!

Cette publication veut contribuer à la valorisation du travail professoral dans tous les milieux de la société, y compris dans le milieu universitaire! *In fine*, tous doivent prendre conscience que les multiples facettes du travail accompli par les professeurs s'inscrivent dans la mission critique et sociale de l'université.

Marc Lagana,
président du syndicat des professeurs et professeures de l'Université du Québec à Montréal (SPUQ)

LA PASSION DE L'ENSEIGNEMENT

À l'automne 2000, l'UQAM comptait plus de 37 000 étudiants à temps complet et à temps partiel, dont près de 5 000 dans des programmes de maîtrise et de doctorat. Dans les entrevues qui suivent, des professeurs nous parlent des différents types d'enseignement, du premier cycle aux cycles supérieurs, ainsi que des tâches et des responsabilités qui leur sont rattachées. Ils nous parlent également du lien essentiel entre enseignement et recherche, et des défis que comportent les tâches d'encadrement et de direction des étudiants. À travers leurs propos, on constate que leur rôle ne consiste pas seulement à transmettre un corpus de connaissances dans le cadre d'une formation disciplinaire ou professionnelle. Ils ont aussi à cœur de développer chez les étudiants le sens critique, l'autonomie, la curiosité intellectuelle, des habiletés d'apprentissage et l'indépendance d'esprit. Autant de qualités et de compétences qui, finalement, caractérisent la mission même de l'université.

À la recherche de l'étincelle

« J'adore la petite lumière qui s'allume de l'autre côté. Ce moment où je sens que les étudiants comprennent, qu'ils ont fait un pas. C'est cette espèce d'étincelle que je recherche. » C'est en ces termes que Michelle Thériault, professeure au département des sciences juridiques, exprime le plaisir qu'elle éprouve à enseigner aux étudiants de premier cycle. Embauchée par l'UQAM en 1987 pour son expertise en droit fiscal et en droit des affaires, elle nous parle ici de son expérience et des défis qu'elle doit relever.

Enseigner la rigueur

Michelle Thériault aime comparer son rôle de professeur à celui de parent. « Éduquer un enfant, c'est difficile. On veut qu'il nous aime et on est souvent porté à lui dire oui. C'est un peu pareil pour un professeur. Ce serait tellement plus simple de donner des examens faciles ou des A à tout le monde. » À son avis, les étudiants de premier cycle partent parfois de très loin. « Il faut leur apprendre à travailler et leur maîtrise du français n'est pas toujours adéquate. En outre, comme leurs expériences de vie et de travail sont relativement limitées, ils sont en général moins matures que les étudiants de maîtrise. » En droit, souligne-t-elle, ils ont tous un sens de la justice et possèdent tous leur propre interprétation des lois. « Je leur dis souvent que c'est très bien d'avoir une opinion personnelle, mais qu'il faut d'abord connaître les règles de droit et s'interroger sur leur application. C'est cette rigueur que je cherche à leur transmettre. Par ailleurs, je dois aussi considérer qu'ils manquent souvent de temps pour faire les lectures ou les recherches demandées. Plusieurs travaillent tout en étudiant et certains ont déjà des responsabilités familiales. Mais le plus gros problème, c'est peut-être l'abondance d'informations qu'ils reçoivent de toutes parts et le fait qu'ils éprouvent des difficultés à distinguer ce qui est important de ce qui l'est moins. »

Savoir communiquer la matière

Selon Michelle Thériault, ce n'est pas parce qu'on est professeur d'université qu'on est nécessairement un excellent

pédagogue. Pour être un bon professeur, soutient-elle, il faut réunir deux conditions élémentaires. « D'abord, être compétent dans son domaine en maîtrisant les connaissances et la matière. Deuxièmement, il faut être capable de communiquer cette matière et s'interroger sur la meilleure façon de la rendre intéressante. Ça, c'est la pédagogie. C'est être conscient, par exemple, qu'après avoir parlé sans arrêt durant une demi-heure, on risque de perdre l'attention de ses étudiants. La pédagogie, ça devrait nous rallier, professeurs comme chargés de cours, et nous servir de projet commun. » Dans certains cours, Michelle Thériault utilise un outil pédagogique « intégré » qu'elle appelle « cahier de cours. » Celui-ci, fort apprécié par les étudiants, comprend le plan de cours, son contenu et son déroulement, ainsi que des cas pratiques, des problèmes à résoudre, des suggestions de lectures et des espaces blancs que les étudiants peuvent s'approprier. « Il s'agit d'un outil de travail et de synthèse des plus utiles mais qui exige beaucoup de temps de préparation. »

Varié les méthodes d'enseignement et d'encadrement

« Au départ, dans un cours, la matière est très vaste et les 45 heures prévues ne sont pas toujours suffisantes, surtout quand il faut consacrer du temps aux stratégies d'apprentissage. Bref, je n'arrive pas à faire le quart de ce que je souhaiterais faire », reconnaît madame Thériault. Pour déterminer le contenu de ses cours, elle se donne un cadre général qui comporte un nombre minimum d'objectifs à atteindre en trois heures, des thèmes et des sous-thèmes, ainsi que des activités pratiques. Une partie du cours est consacrée à un exposé magistral plus ou moins formel, car elle accepte toutes les questions des étudiants. Enfin, des études de cas ou des choix de réponses multiples à partir de questions et de problèmes précis figurent au menu des activités pratiques. « Par exemple, j'aligne au tableau une série de termes juridiques et, face à un problème donné, je demande aux étudiants quel est le terme

« L'accessibilité du professeur et le contact physique avec ses étudiants sont essentiels. Aucune machine ou technologie, si sophistiquée soit-elle, ne peut remplacer cela. »



Madame Michelle Thériault, professeure au département des sciences juridiques.

le plus approprié pour le décrire. Ça paraît simple, mais à partir de là on peut aborder toutes sortes de problématiques et leur faire découvrir des erreurs de raisonnement. » Au chapitre de l'encadrement, Michelle Thériault privilégie trois types de scénarios, adaptés aux besoins spécifiques des étudiants. Des rencontres planifiées, avant et après les cours, pour répondre à leurs questions et les aider à préparer leurs travaux ou leurs examens. La supervision de travaux en équipe durant les heures de cours. Enfin, un encadrement soutenu et régulier à travers, notamment, le développement de nombreux outils d'évaluation, les examens oraux, les travaux individuels et les projets d'équipe, comme c'est le cas avec le *profil synergie* dans le cadre du programme de bac en administration qui intègre marketing, droit et comptabilité. Quant à l'encadrement dans les grands groupes (de 80 à 120 étudiants), elle souligne qu'il constitue un véritable casse-tête. Même si elle a une matière à couvrir et des objectifs à atteindre, elle ne peut jamais prévoir de quelle façon un

cours va se dérouler. « J'essaie de miser sur la créativité et la spontanéité, tout en étant rigoureuse. »

Michelle Thériault est de celles qui déplorent le fait qu'on ait tendance à dévaloriser l'enseignement au premier cycle. Mais elle préfère enseigner que d'aller pratiquer le droit dans le privé. Elle se perçoit comme un guide et à ses yeux l'accessibilité du professeur et le contact physique avec ses étudiants sont essentiels. « Aucune machine ou technologie, si sophistiquée soit-elle, ne peut remplacer cela. »

La Course destination bac

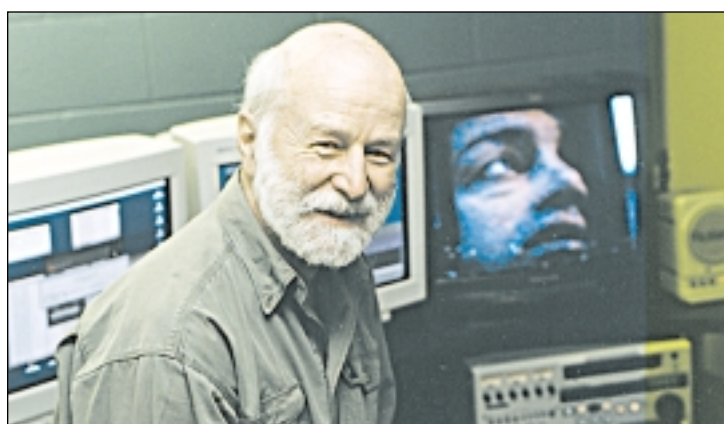
Réaliser une entrevue avec Jean-Pierre Masse relève de l'exploit! Non pas que le cinéaste et professeur au département des communications soit difficile d'accès. Bien au contraire et c'est justement là le problème! « Oh! désolé, Jean-Pierre, peux-tu venir un instant, on a un pépin avec l'appareil de montage? » « Jean-Pierre... excuse-moi... tu veux bien nous donner ton avis sur ce que l'on a fait jusqu'à maintenant? » Accalmie passagère. Nouveau défilé d'étudiants. Son bureau, loin d'être une tour d'ivoire, prend rapidement l'allure d'un hall de gare. Portrait d'un chef de train qui entend bien mener ses voyageurs à destination.

Être disponible...

Les cours de production, en vidéo ou en cinéma, sont des cours un peu spéciaux, d'expliquer Jean-Pierre Masse. « Je vois les étudiants trois heures par semaine : je leur donne les informations pour travailler avec les caméras et l'AVID, un appareil de montage assez complexe. Ensuite, ils vont en salles de montage, et moi, je suis à leur disposition de 9 à 5, cinq jours semaine. » Ce n'est pas qu'il soit un militant de l'encadrement, simplement, dit-il, il n'a guère le choix. « Si nous ne sommes pas là quand les étudiants éprouvent des difficultés, ils sont foutus! Il faut aussi superviser leur travail, les rassurer au sujet de certaines coupes, les conseiller au montage... » En outre, ajoute-t-il, la technologie a multiplié les possibilités d'intervention au niveau de la création. Résultat? Un besoin d'encadrement accru. Pas étonnant que le professeur surnomme ses étudiants, *les chronophages*. « C'est vrai qu'ils bouffent tout mon temps. Ceci étant dit, mes collègues des autres disciplines mettent autant d'énergie sur l'encadrement. Notre particularité, liée à l'apprentissage pratique, fait que notre travail est simplement plus visible. »

... et à l'écoute

Selon Jean-Pierre Masse, pour bien encadrer les étudiants, il importe d'être à leur écoute et de tenir compte de leur formation antérieure comme de leurs objectifs de carrière.



Monsieur Jean-Pierre Masse, professeur au département des communications.

Parfois, les trois quarts de ses étudiants n'ont jamais touché une caméra. À ce sujet, il aime raconter cette anecdote : « Un éclairé de hockey qui repêchait toujours les meilleurs joueurs a un jour déclaré : Un junior qui réussit ce que les autres ont réussi, ça ne m'intéresse pas... mais un junior qui fait des jeux que personne n'a tenté avant - même s'il fait de graves erreurs - ça c'est impressionnant! » En création, affirme le professeur, c'est pareil : parfois, l'image est mal cadrée, la caméra est hors foyer, mais il y a un regard! Aussi, lorsque le cinéaste discute avec ses étudiants ou évalue leurs projets, considère-t-il tant l'aspect cinématographique que l'investissement personnel. « Les étudiants s'investissent corps et âme dans leur production. Alors, tout ce que je dis, je le pense, mais je ne dis pas tout ce que je pense. Je les ménage, car c'est facile d'en démolir certains. Au fond, ce qui importe, c'est qu'à la fin du cours, ils aient fait du chemin et développé une confiance en eux. L'objectif, c'est de pouvoir dire, à la manière d'un guide : voilà, j'ai ouvert la porte d'un grand jardin, maintenant allez-y. »

Former, c'est essentiel

Si les étudiants apprécient Jean-Pierre Masse, ce dernier leur rend bien. Étonnants, curieux, passionnés, cultivés, autant de qualificatifs employés lorsqu'il est question d'eux. « Évidemment, souligne-t-il, c'est un échantillonnage de communications, avec une sélection très sévère, mais ils maîtrisent la langue d'une façon exceptionnelle. Je leur dis souvent à la blague : *Si seulement vous parliez comme vous écrivez!* » Seule ombre au tableau, l'augmentation de la moyenne-cible. « J'ai 28-30 étudiants dans mes cours de production et au-delà, c'est impensable. Dans mes cours théoriques sur le documentaire ou la fiction, j'ai déjà eu 227 étudiants! C'est du magistral, les étudiants me bombardent à la pause, je discute un peu après les cours et ça s'arrête là, hélas! Mais c'est avec ces grands groupes qu'on arrive à une moyenne de 41 pour le département. » Une situation déplorable, révélatrice selon lui de la faible valeur accordée à la formation au premier cycle. « Depuis quelques années, on assiste à une véritable *glamorisation* de la recherche. Je ne dis pas qu'il faut tout

abandonner pour la pédagogie, mais je constate que former des gens, ce n'est malheureusement pas valorisé et estimé à sa juste valeur. »

60 ans et... toujours passionné

Si Jean-Pierre Masse est devenu professeur, c'est par pur hasard. Il débute comme chargé de cours, puis l'Université l'embauche comme professeur en 1976. « C'est là que j'ai découvert que j'aimais cela. Quand je n'étais pas professeur, il y a beaucoup de films que je ne voyais pas, des livres que je ne lisais pas, simplement parce que je n'étais pas obligé. Mais quand on a une classe devant soi, on ne peut pas se contenter d'affirmer : *Voilà, je vous présente un chef-d'œuvre du 7^e art et j'espère que vous allez l'apprécier vous aussi!* » De plus, les étudiants remettent les choses en question, ce qui le stimule. Sans compter qu'il aime le contact avec les jeunes : pas pour rien qu'il fut associé, pendant plus de 10 ans, à l'émission *La Course autour du monde*¹. Et si sa semaine de travail s'avère chargée en session, son statut lui procure néanmoins une liberté créatrice appréciable. « Durant l'année académique, c'est vrai que je passe 50 heures par semaine à l'université : je donne des cours le soir, et le lendemain, dès 9 heures, mes étudiants m'attendent en salle de montage. L'été, je viens cependant moins souvent parce que je fais des productions, cinéma ou vidéo². Là, je travaille encore beaucoup mais sans être dévoré par *les chronophages*... c'est ma façon d'assurer un équilibre entre enseignement et recherche. »

1. Il fut animateur, puis juge permanent, de *La Course autour du monde* (78-84), diffusée par la SRC, reprise ensuite sous les titres *La Course des Amériques* (88-89), *La Course Amérique-Afrique* (89-90), *La Course Europe-Asie* (90-91) et *La Course destination Monde* (91-94).
2. Son dernier long-métrage - *L'autre Amérique* - a d'ailleurs été présenté cet été au Festival des premières nations à l'ONF.

L'art d'enseigner aux cycles supérieurs

Professeure et directrice des études supérieures au département d'histoire de l'art, Francine Couture est un être de passion. Elle manifeste un enthousiasme sans bornes pour son domaine de recherche, la sociologie de l'art, où elle a fait œuvre de pionnière au Québec. Engouement aussi pour l'enseignement, notamment à la maîtrise et au doctorat, où elle partage son intérêt toujours renouvelé pour tout ce qui touche le rapport art et société. Elle nous livre ici ses réflexions sur ces deux passions qu'elle conjugue avec bonheur depuis 25 ans.

Place aux échanges et au travail intellectuel

En matière d'enseignement, tant en ce qui concerne le contenu que les approches pédagogiques, Francine Couture observe des changements tout au long du continuum que représente le passage du bac à la maîtrise puis au doctorat. Selon elle, il est clair qu'il se produit, à chaque fois, un saut qualitatif important. Ainsi, explique-t-elle, au baccalauréat, son cours vise à initier les étudiants aux fondements théoriques de la sociologie de l'art, ainsi qu'aux auteurs classiques qui ont marqué cette approche. « Je fonctionne par cours magistraux et par examens. Comme j'ai 70 étudiants, ça doit marcher au quart de tour! »

À la maîtrise, la professeure considère que les bases sont acquises. Son enseignement est donc surtout axé sur des travaux récents, des problématiques plus pointues. « Puisque le nombre d'étudiants chute à 15, il y a davantage place pour les échanges et pour un suivi serré. Ainsi, la première question que je pose au début du cours est : *Qu'avez-vous fait durant la dernière semaine à l'égard du problème que vous avez choisi ?* Ils me répondent à tour de rôle, ce qui me permet de suivre ce qu'ils font et de lancer des discussions. Et à ce stade, on commence à donner aux étudiants une identité de chercheur. Je leur dis toujours : *Vous ne venez pas à la maîtrise pour suivre des cours mais pour faire de la recherche!* »



Madame Francine Couture, professeure au département d'histoire de l'art.

Au doctorat, souligne-t-elle, les étudiants ont leur propre identité de chercheur. Il devient alors possible de poser un problème et d'en discuter de façon consistante. « Ce sont des personnes qui ont une expérience et des points de comparaison. Un séminaire, c'est presque comme un groupe de recherche, c'est vraiment le travail intellectuel. J'apporte un cadre, certes, mais les échanges sont plus importants qu'à la maîtrise où le magistral a encore sa place. Au doctorat, comme ils sont en train de devenir des spécialistes, ils m'apprennent aussi des choses sur leur sujet. Animer un séminaire, c'est donc une forme de récompense. »

Une préparation spécifique

Enseigner aux cycles supérieurs, d'expliquer madame Couture, exige du professeur qu'il soit à la fine pointe de son champ d'expertise. « Il faut être dans la contemporanéité et bien branché sur le milieu. Parfois, cela implique de lire un livre, voir une exposition ou assister à un col-

« Voir tes étudiants du bac se rendre à la maîtrise, puis au doctorat, et devenir des professionnels, c'est une belle récompense. »

Des rapports plus personnels

Si enseigner aux cycles supérieurs s'avère stimulant, cela représente néanmoins une somme de travail non négligeable. « On enseigne, on lit, on corrige, on encadre des mémoires et des thèses, tout cela prend beaucoup de temps. Et puis, à la maîtrise et au doctorat, comme on entretient des rapports plus personnels avec les étudiants, on entre parfois dans des difficultés de vie personnelle, familiale ou professionnelle. Il convient alors de traiter cela avec élégance tout en étant équitable. Il y a un équilibre à atteindre qui consiste à leur montrer que tu es là pour les aider mais sans jamais baisser la barre. Enfin, les accompagner pour qu'ils finissent dans les délais prévus constitue aussi un autre défi. »

À la recherche du temps perdu

Dans l'ensemble, l'enseignement aux cycles supérieurs enthousiasme Madame Couture sauf... lorsqu'un étudiant de doctorat abandonne ou lorsque la chimie ne s'installe pas durant un séminaire, ce qui arrive parfois. Mais ses insatisfactions, elle les ressent davantage au baccalauréat où, avec 70 étudiants, le professeur devient « un simple répétiteur de matière. » Le manque de temps est aussi un problème de taille. « On doit concilier l'enseignement, la recherche, la gestion, les réunions, les articles à écrire... Il faut être très disciplinée si on veut éviter que les tâches administratives débordent à la maison ou que des retards s'accumulent dans nos dossiers de recherche. La gestion hyper serrée de l'horaire, voilà la plus grande frustration! » Ce qui ne l'empêche pas de continuer à avoir le feu sacré. « La sociologie de l'art, j'en mange depuis 25 ans! Et voir tes étudiants du bac se rendre à la maîtrise, puis au doctorat, et devenir des professionnels, c'est une belle récompense. »

Faire partager l'enthousiasme de la connaissance

Diriger des étudiants dans le cadre de leurs travaux de maîtrise ou de doctorat est une tâche essentielle et exigeante, mais souvent méconnue. Francine Descarries, professeure au département de sociologie¹, s'y connaît en la matière car elle dirige actuellement cinq étudiants au doctorat et neuf à la maîtrise. En fait, depuis son arrivée à l'UQAM en 1985, cinq étudiants ont terminé leur thèse sous sa direction et une vingtaine leur mémoire de maîtrise. Que signifie diriger ? Quelles sont les responsabilités qui en découlent ? Quel type de relation un directeur établit-il avec ses étudiants ? Autant de questions auxquelles madame Descarries a accepté de répondre afin de lever un coin du voile sur un aspect moins visible du travail de professeur.

Choisir ou être choisi ?

Pour madame Descarries, la période durant laquelle un étudiant est en rédaction de mémoire ou de thèse en est une très intense et faite de solitude. « Il est confronté à ses limites et ce sont elles qui, tout au long de sa trajectoire, lui causeront des difficultés. En tant que mentor ou tutrice, je dois lui offrir le maximum de soutien et être un facteur positif dans sa démarche. » Francine Descarries accepte de diriger tant des étudiants forts que d'autres qui le sont moins. Il s'agit pour elle d'un aspect démocratique de son travail. « J'ai une tâche d'accompagnement à accomplir, y compris avec des étudiants qui, tout en ayant un potentiel, ne possèdent peut-être pas, au départ, toutes les expertises nécessaires pour faire un mémoire. » Mais qui choisit qui ? « En ce qui me concerne, ce sont les étudiants qui, règle générale, m'approchent, soit parce qu'ils m'ont vue à l'œuvre dans un cours, soit parce qu'ils ont lu certains de mes articles sur des sujets qui les intéressaient. » Mais il y a aussi les étudiants qu'elle recrute elle-même dans ses séminaires ou des équipes de recherche qu'elle dirige, parce qu'elle a été, notamment, séduite par leur intelligence. « Je dirige actuellement une étudiante au doctorat et je sais qu'elle va me dépasser. C'est passionnant à voir. » Bien sûr, il lui arrive aussi de refuser de diriger certains étudiants. « C'est essentiellement en raison de la distance qui pourrait séparer mes champs d'expertise de leurs propres préoccupations, ou encore parce que je ne sens pas la possibilité de développer avec eux une relation positive. »

Les qualités d'un bon directeur

La disponibilité constitue à ses yeux la plus grande qualité d'un bon directeur. « Disponibilité d'agenda, mais aussi

intellectuelle, soit la capacité de recevoir les idées de l'autre, de l'aider à les enrichir, sans imposer son propre point de vue. Diriger, c'est suggérer, accompagner et développer un esprit critique à l'égard de la production de l'étudiant, tout en construisant sa confiance. » Le rôle de critique, admet-elle, est très difficile et c'est le seul qui, parfois, l'a gardée éveillée la nuit, car elle devinait l'impact que ses paroles allaient avoir le lendemain. « Enfin, il s'agit de traiter l'étudiant en adulte et de respecter son autonomie. L'étudiant doit comprendre que même s'il peut compter sur nous pour progresser, une part de responsabilité lui appartient. Accompagner ne signifie pas mater. »

Quel type de relation ?

Les étudiants, souligne Francine Descarries, doivent pouvoir sentir qu'ils ont droit à l'essai et à l'erreur sans crainte de décevoir. Par ailleurs, « même si je pense qu'il faut essayer de briser les barrières hiérarchiques, j'ai constaté, au fil du temps, que les étudiants avec qui j'avais développé une trop grande intimité souffraient davantage que les autres au moment où je devais assumer mon rôle de critique. J'ai donc dû introduire dans mes relations une distance relative, tout en maintenant des liens amicaux. » Règle générale, elle demande à ses étudiants que chacune des rencontres ait lieu sur la base d'écrits. « Je veux les lire avant de les rencontrer. Ils peuvent ainsi construire eux-mêmes les traces de leur réflexion. » Enfin, le contenu des discussions lors des séances de travail est enregistré, car elle considère que l'étudiant est alors à même de mieux suivre le déroulement et le sens de sa démarche.

Diriger, une priorité ?

Madame Descarries estime que les étudiants ont raison parfois de se plaindre du manque de disponibilité ou d'attention de leur directeur. « Moi, je ne suis pas capable d'être aussi disponible que je le voudrais. D'abord à cause de l'étendue de mes autres tâches. Évidemment, on peut profiter d'un tiers de dégrèvement pour un mémoire déposé et d'un dégrèvement pour une thèse de doctorat. Mais il ne faut pas se leurrer. Certains étudiants que j'ai dirigés m'imposaient des exigences bien plus grandes que la préparation d'un cours. Ensuite, il faut tenir compte des effets des compressions budgétaires sur l'érosion du soutien pédagogique et technique, ainsi que de la concentration sur une partie du corps professoral des directions de mémoires et de thèses. Et puis, il y a tous les impératifs liés aux articles, aux communications et aux demandes de subvention que l'on doit faire. Sauf exception, je pense

« La beauté du travail de direction, c'est le plaisir de voir émerger une personnalité scientifique. »



Madame Francine Descarries, professeure au département de sociologie.

qu'il est erroné de croire que les professeurs n'accordent pas une priorité à l'encadrement. Les étudiants doivent se rendre compte que les tâches de direction représentent une somme de travail considérable. Pour moi, lire et corriger 30 pages, ça signifie une moyenne de six heures de travail. » Alors, on peut imaginer le temps requis pour une thèse de 200 ou 300 pages dont il faut revoir les ébauches plusieurs fois ! « Mais la beauté du travail de direction, conclut-elle, c'est pouvoir partager avec mes étudiants le plaisir de la connaissance, et mesurer, après quatre, cinq ou six ans, tout le chemin qu'ils ont parcouru. C'est le plaisir de voir émerger une personnalité scientifique. »

1. Soulignons que Francine Descarries est actuellement directrice universitaire de l'Alliance de recherche IREF-Relais femmes.

À l'UQAM, une partie importante des étudiants travaille plus de 20 heures par semaine et la proportion de ceux qui ont un emploi à temps partiel (un peu plus de la moitié des effectifs) est plus élevée que celle des autres universités.

Les professeurs de l'UQAM ont participé à la création de nouveaux champs d'études au Québec, tels que les sciences de l'environnement, l'informatique de gestion, le tourisme, les communications, la sociologie ou la danse.

Les professeurs ont contribué au développement de programmes novateurs dans des domaines plus traditionnels comme la psychologie, la linguistique, la biologie, les sciences juridiques, les sciences de la Terre et les mathématiques.

EN AVANT LA RECHERCHE !

Qu'elle soit fondamentale ou appliquée, subventionnée, « libre » ou contractuelle, menée en partenariat ou sur une base individuelle, la recherche universitaire, sous ses multiples formes, contribue à faire progresser la science et les connaissances en général. À l'UQAM, les professeurs effectuent leurs recherches dans la plupart des champs du savoir : cancer, toxicologie, conservation de la forêt, décrochage scolaire, emploi, globalisation des marchés, multimédia, création artistique et littéraire, pour ne nommer que ceux-là. Par ailleurs, la recherche et la création servent aussi à nourrir leur enseignement. Ainsi, veillent-ils à intégrer les résultats de leurs travaux dans le cadre des cours, et à former les étudiants au processus même de la recherche en ayant recours à la démarche scientifique ou créatrice comme approche pédagogique. Mais dans quelles conditions la recherche s'exerce-t-elle ? Quelle place occupe-t-elle dans l'ensemble des tâches professorales ? Quelles sont ses exigences et ses contraintes ? En guise de réponse à ces questions, voici quelques témoignages.

Faire preuve d'un leadership rassembleur

Ingénieur forestier de formation¹, Christian Messier est un jeune professeur du département des sciences biologiques qui, très rapidement, a assumé d'importantes responsabilités. En effet, embauché par l'UQAM en 1991, il vient de terminer un mandat de quatre ans à la tête du Groupe de recherche en écologie forestière interuniversitaire (GREFI), le plus important dans ce domaine au Canada. Ce groupe, qui réunit 26 professeurs² et près de 150 étudiants, mène des recherches en partenariat avec des représentants des milieux gouvernementaux, industriels et environnementalistes. Sa mission ? Travailler à une meilleure compréhension de notre écosystème forestier et développer un milieu d'accueil dynamique pour les étudiants de cycles supérieurs.

Un esprit d'initiative

Diriger un groupe comme le GREFI exige, on s'en doute, des qualités de leader. Pour Christian Messier, le leadership n'a rien à voir avec le fait d'imposer des relations d'autorité. Il doit plutôt se manifester par l'esprit d'initiative, la création d'un lien de confiance avec les collaborateurs et un travail d'animation scientifique ayant pour objectifs de maintenir une cohésion entre les chercheurs et de développer un climat de travail favorisant les échanges. Des initiatives, Christian Messier en a pris plusieurs. Ainsi, au moment de la célèbre crise du verglas, il a proposé d'intervenir, avec succès, dans les médias afin de mieux faire comprendre à la population les enjeux et les conséquences de l'événement. Il a aussi obtenu récemment, avec un collègue de l'Université Laval, une subvention de 1,7 M \$ de Valorisation-Recherche-Québec pour un projet concernant l'aménagement intensif des forêts et impliquant tous les membres du GREFI. « Un des défis comme directeur du groupe était de faire prendre conscience des avantages d'une collaboration entre chercheurs et étudiants provenant d'établissements différents et éloignés les uns des autres. Pour cela, il fallait créer de nouvelles habitudes de travail dans le respect des différences.



Monsieur Christian Messier, professeur au département des sciences biologiques.

Et, aujourd'hui, le caractère interuniversitaire de la plupart de nos projets de recherche est là pour en témoigner. »

Compétition et performance

Selon monsieur Messier « tous les organismes subventionnaires, dans un contexte de compétition accrue, demandent aux chercheurs d'être de plus en plus performants. Et performer, ça signifie publier en quantité dans les meilleures revues scientifiques, former à la recherche un nombre important d'étudiants, obtenir des fonds de recherche imposants et diversifiés, jouer un rôle de leader dans son domaine et faire de la bonne recherche théorique tout en nouant des liens avec les milieux socio-économiques. » Il lui est arrivé plusieurs fois d'être sollicité par l'entreprise privée et, pourtant, il a toujours choisi de demeurer à l'Université. Pourquoi ? « Pour la liberté et l'indépendance d'esprit ! Il est vrai que mon salaire est relativement faible comparé à celui que pourrait m'offrir le secteur privé. Mais je suis mon propre patron. Par

« J'ai toujours choisi de demeurer à l'Université pour la liberté et l'indépendance d'esprit ! »

vail de deux chercheurs de niveau postdoctoral. Et, bien sûr, il enseigne et il aime ça. « Pour les prochaines années, compte tenu de mes tâches de direction et de mes dégrèvements, je pourrais, si je le voulais, ne donner qu'un seul cours par année. Mais moi, j'ai toujours voulu en donner deux ou trois. J'aime le contact avec les étudiants et c'est la meilleure façon de repérer ceux qui ont du potentiel pour la recherche. Depuis neuf ans, je donne un cours de premier cycle, sur le terrain, à Saint-Michel-des-Saints. Et grâce à ce cours, je crois avoir converti un certain nombre d'étudiants à l'écologie végétale et forestière. »

Tout cela, évidemment, représente une somme de travail considérable, sans parler des tâches administratives et des nombreuses réunions. Mais Christian Messier a la passion de la recherche et, surtout, le sentiment d'avoir contribué, avec ses collègues, à l'amélioration de la gestion forestière au Québec comme au Canada. « Je pense que le GREFI joue un rôle significatif et d'ailleurs le ministère québécois de l'environnement nous a invité à soumettre notre candidature pour l'obtention des Prix Phénix de l'environnement. » Il se dit aussi très satisfait de l'heureux mélange dans le GREFI de jeunes chercheurs et de chercheurs plus expérimentés. « Quand je suis arrivé au GREFI, Yves Bergeron, un de ses fondateurs, m'a tout de suite impliqué dans ses projets de recherche et cela m'a aidé à voler rapidement de mes propres ailes. Dans la mesure où les plus jeunes reconnaissent l'expérience des plus âgés et que ces derniers leur laissent une liberté de manœuvre, cela ne peut que créer une dynamique enrichissante pour tous. »

1. Soulignons que Christian Messier a reçu le Prix de l'ingénieur forestier de l'année 2000 pour le Québec, décerné par l'Ordre des ingénieurs forestiers du Québec.
2. Les professeurs appartiennent aux universités suivantes : UQAM, McGill, UdeM, Concordia, UQAT, UOAC.

ailleurs, je n'ai aucun problème à accepter un contrat de l'industrie, mais je leur dis toujours que je tiens à conserver ma liberté d'expression. » Il estime également que les universitaires doivent intervenir dans certains dossiers d'intérêt général afin d'apporter un éclairage scientifique sans parti pris. « Mais pour apporter cet éclairage, il faut être au cœur du débat public afin de bien saisir les enjeux politiques et sociétaux que sous-tend la problématique de l'écologie forestière. Par exemple, à l'automne 2000, nous avons été invités à soumettre un mémoire devant la Commission parlementaire sur la gestion des forêts. Aussi, les membres du GREFI sont souvent sollicités pour participer à des colloques, siéger à des comités, animer des ateliers de discussions. »

Concilier la recherche et l'enseignement

Tout en étant directeur du GREFI et en ayant ses propres projets de recherche, Christian Messier dirige trois étudiants à la maîtrise, quatre au doctorat, et supervise le tra-

La recherche libre, toujours nécessaire

Existe-t-il une recherche qui soit au-dessus des contraintes et des demandes sociales ? La recherche dite libre doit-elle se mener en solitaire ? Est-elle suffisamment soutenue ? Autant de questions complexes auxquelles on ne peut apporter de réponses simples d'affirmer Georges Leroux, professeur au département de philosophie et historien de la philosophie grecque. Il nous offre ici ses réflexions et ses questionnements, tout en nous parlant de ses activités d'intellectuel.

Quelle liberté ?

En général, explique Georges Leroux, on distingue la recherche fondamentale de la recherche appliquée qui vise à trouver des solutions à des problèmes ou débouche sur une application technologique immédiate. « La recherche fondamentale est-elle plus libre que la recherche appliquée ? La liberté des chercheurs serait-elle davantage brimée ou leur entreprise moins fondamentale parce qu'ils auraient un problème à résoudre ? Personnellement, j'ai des réserves. » Il faudrait aussi distinguer, ajoute-t-il, les recherches qui ont une portée sociale ou technologique immédiate de celles qui n'en ont pas. « Par exemple, l'objectif d'une recherche sur la structure de l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau, c'est le savoir pour lui-même, c'est le problème de la connaissance dans l'œuvre littéraire. Cette recherche est libre car elle n'a aucun déterminant technique ou social. En même temps, personne n'étudie quelque chose qui ne soit pas socialement pertinent. D'ailleurs, souligne monsieur Leroux, les organismes subventionnaires demandent de plus en plus aux chercheurs de centrer leurs efforts sur des objets de recherche, souvent multidisciplinaires, afin de rendre plus explicite le lien du savoir à la société. C'est le cas, notamment, en philosophie où l'on voit se développer des recherches sur les problèmes d'éthique. »

Une recherche solitaire et non subventionnée ?

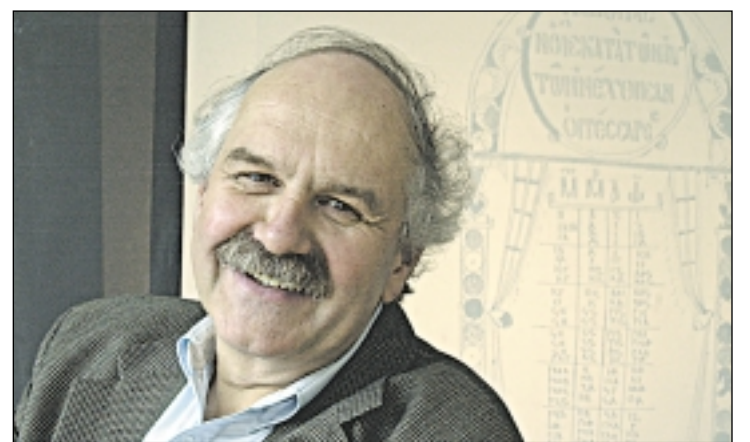
« Quand on travaille sur un objet de recherche, on n'est jamais totalement seul. Il y a toujours, dans le monde, des

gens qui travaillent sur des objets similaires aux nôtres. Pour certains, leur groupe de recherche, c'est 5 ou 10 chercheurs mondiaux avec lesquels ils sont en contact. C'est important également pour nos étudiants si l'on veut qu'ils intègrent des réseaux de recherche et participent à des colloques. » Il est vrai aussi, de dire monsieur Leroux, que les organismes subventionnaires ont tendance à favoriser les regroupements parce qu'ils croient que le chercheur solitaire risque de produire moins. « Mais, à ce jour, aucune évaluation n'a été faite. Je connais des personnes qui travaillent seules, qui ont une excellente production de recherche, sans qu'elle soit commandée par un milieu externe, et qui savent aller chercher les fonds nécessaires. Par exemple, 70 % des fonds du FCAR doivent être consacrés à la formation de chercheurs. Personnellement, j'essaie d'agréger autour de moi un maximum d'étudiants pour les aider à s'insérer dans un milieu de recherche. Je leur donne des instruments et, en retour, ils me font découvrir plein de choses. »

Une vie intellectuelle élargie

Selon lui, il existe plusieurs registres de recherche. « Moi, à côté des deux ou trois projets subventionnés que je mène de front, j'ai des choses plus personnelles qui, de manière souterraine, progressent tout le temps. Je viens de terminer une édition commentée de *La République* de Platon pour laquelle je n'ai pas reçu de subvention. On ne pourrait pas développer des projets très structurés et précis, quelle que soit la discipline, si on n'était pas alimenté par une réflexion de fond constante. » Mais Georges Leroux fait aussi de la radio et collabore au journal *Le Devoir*. « C'est un travail qui m'alimente parce qu'il me fait lire et réfléchir. Il s'agit de produits publics qui sont périphériques à mes recherches. Pour moi c'est vital, parce que c'est démocratique. » À 55 ans, il reconnaît qu'il a eu beaucoup de chance comme la plupart des gens de sa génération. « C'est extraordinaire ce que la société nous a donné. À un certain moment, il y a un devoir de restitution. Les jeunes, quand ils nous écoutent, ils n'en

« Une société qui ne sait pas d'où elle vient et où elle va, est une société appauvrie sur le plan symbolique. »



Monsieur Georges Leroux, professeur au département de philosophie.

reviennent pas. Eux, ils doivent se battre pour travailler et obtenir un poste. »

Soutenir la recherche fondamentale

Georges Leroux croit que le soutien de l'État aux recherches ayant une portée sociale immédiate doit être maintenu, voire doublé, mais pas au détriment des recherches fondamentales qui produisent des représentations de nous-mêmes. « La pertinence de disciplines comme la philosophie ou les humanités est établie par la nécessité pour toutes les sociétés de disposer d'une représentation significative d'elles-mêmes. Une société qui ne sait pas d'où elle vient et où elle va, qui ne peut mesurer son identité dans son histoire, sa littérature et sa philosophie, est une société appauvrie sur le plan symbolique. » Ainsi, Georges Leroux s'intéresse à la Grèce alexandrine et chrétienne. Pourquoi ? Parce qu'il s'agit d'un monde extrêmement métissé où le paganisme rencontre le christianisme. Il s'intéresse donc au choc des cultures et aux mécanismes par lesquels elles entrent dans des processus réciproques

d'influences et de mutations pour se transformer. Ces problématiques ne sont-elles pas toujours d'actualité ?

La quête de la reconnaissance

Le déficit de reconnaissance constitue selon lui une des principales difficultés du chercheur. « Celui-ci doit constamment renouveler sa conviction que son interprétation est une contribution et puiser en lui-même la motivation vis-à-vis de ses recherches. Et de ce point de vue, les jeunes doivent être encouragés. Moi, dans la trentaine, j'ai traversé une période très difficile où je me suis grandement questionné sur l'utilité de continuer. Mais j'ai eu beaucoup de chance. Mon travail scientifique a été bien accueilli et j'ai pu développer un réseau à la fois personnel et international. Pour survivre intérieurement, je dépends de mes collègues et, surtout, de mes étudiants. Si je m'en éloigne trop longtemps, ils me manquent terriblement », de lancer Georges Leroux.

Diriger une équipe : tout un défi

Professeure en sciences de l'éducation, Louise Gaudreau effectue des recherches qui questionnent les fondements mêmes de l'enseignement. Son champ d'expertise ? La mesure et l'évaluation de programme ou de projet à teneur éducative, l'analyse des savoir-faire développés par les formateurs et l'examen des résultats obtenus en regard des stratégies utilisées. Pour mener à bien ses travaux, la didacticienne s'associe à divers partenaires, allant des commissions scolaires aux groupes populaires, en passant par les milieux hospitaliers. À l'Université, elle dirige des équipes regroupant des chercheurs, des étudiants et des professionnels. Quel est son rôle en tant que directrice de recherche ? En quoi consistent ses responsabilités ? À quels défis est-elle confrontée ?

Les types de direction

Selon madame Gaudreau, il existe plusieurs façons d'être à la tête d'une équipe de recherche. « Il y a un mode de direction où c'est le chercheur principal qui définit ses zones d'intervention et celles de ses collègues. Ainsi, dans le cadre d'un projet, un chercheur était spécialiste du qualitatif, un autre, du quantitatif, et moi, j'étais en multiméthodologie et en méta-analyse. Bref, j'assumais la supervision. [...] L'autre mode, c'est quand tout le monde intervient sur l'ensemble des questions et que la plupart des décisions sont prises en consensus. Dans ce cadre, le directeur assume surtout un rôle de coordination. Cette approche me plaît moins car les points de vue divers, au lieu de s'additionner, finissent par se confondre. Moi, je préfère que les différences existent et qu'une personne fasse la jonction entre elles. [...] Enfin, une troisième façon, en recherche-action, consiste à agir en tant qu'animatrice, à devenir le pôle d'attraction des volontés et des aspirations communes. Je dirige alors la recherche sans pour autant décider de tout. C'est une formule plus participative qui met à contribution les capacités de chacun des partenaires. »

La gestion de personnel

Outre la supervision du travail, le responsable d'une équipe doit aussi veiller à l'intégration des personnels associés au projet. « Avec les étudiants, on fait beaucoup d'encadrement et d'enseignement non formel. Quant aux professionnels, là encore, il y a une part d'entraînement et de for-



Madame Louise Gaudreau, professeure au département des sciences de l'éducation.

mation. Résultat ? On n'est pas toujours en production. » En outre, souligne-t-elle, il faut à l'occasion recentrer les troupes sur la tâche. « Je suis parfois obligée de rappeler à mes assistants que je ne dispose pas de quatre heures pour discuter de la pluie et du beau temps [...] Et puis, comme ils sont en construction professionnelle, le tact est de rigueur au moment d'évaluer leur production. » Enfin, ajoute madame Gaudreau, lorsqu'un membre de l'équipe ne répond définitivement pas aux attentes, c'est toujours difficile à vivre. « On a sur les épaules de multiples responsabilités dont celle d'être le gestionnaire du personnel. Je dis souvent à une amie chercheuse : tu as un PhD en psycho, moi, en éducation, et au fond, ce qu'il nous faudrait, c'est un MBA! »

Le chercheur comme créateur

Si la gestion la rebute, il en va autrement de la recherche. « La fabrication de la problématique est une étape très stimulante et créative. L'inventivité dont il faut faire preuve quand on conçoit la démarche valable qui nous permettra d'affronter notre problème représente aussi un moment de création. Idem pour la discussion des résultats. Quelles significations leur accorder ? Quelles conclusions en tirer ? Autant de questions qui font appel à la créativité du cher-

cheur, laquelle se manifeste dans et par l'écriture. Dans ces moments-là, je me sens autant artiste que scientifique. » Un plaisir qui l'amène à signer de nombreux ouvrages, alors que ses articles sont régulièrement publiés dans des revues professionnelles. « Ce n'est peut-être pas glamour mais c'est utile socialement. » Quant aux grandes revues savantes, une publication par année lui suffit. « Aujourd'hui, c'est devenu la loi du nombre plutôt que la capacité de contribuer au *build-up* collectif qui serait la science. Imaginons que la cote d'un artiste peintre soit fondée sur la quantité de toiles livrées par mois, c'est insensé ! Eh bien un scientifique, c'est aussi un créateur ! »

La course perpétuelle

La chercheuse se dit lasse de la course aux subventions. « Primo, on est toujours en soumission à l'instar d'une PME. Deuxio, la notion de pair est pervertie car diverses disciplines sont représentées sur un même jury. Tertio, dès qu'un projet est pertinent au domaine, mais n'est pas à la mode socialement, il faut l'ajuster aux critères du bailleur de fonds. » Dorénavant, des organismes publics, parapublics ou privés lui soumettent des propositions qu'elle accepte ou non. C'est le cas des projets qu'elle mène actuellement, l'un en partenariat avec le Conseil scolaire de l'Île de Montréal, l'autre avec la Commission scolaire

des Mille-Îles². Mais il existe une autre course - celle au temps - à laquelle elle n'échappe pas. « Lorsque je rédige un rapport, j'ai besoin de temps continu. À l'UQAM, c'est impossible car je suis aux prises avec toutes sortes d'obligations. La gestion de mon temps de recherche est donc plus efficace chez moi : le soir, les fins de semaine, l'été. Et pour diffuser nos résultats, aujourd'hui, ce n'est plus tant l'écriture que le Concorde. Or moi, j'aime enseigner. Conclusion ? Un horaire impossible ! »

Un métier passionnant

Au-delà des écueils, le métier de chercheuse passionne toujours autant madame Gaudreau. « L'éducation comme moyen de changement et d'amélioration sociale, ça m'allume encore. Moi, je m'intéresse au *know how* des interventions : l'être humain, pour être éducatif, doit-il être approché de la manière 'x' ou 'y' ? au sein de quel environnement ? dans quelles circonstances ? Pourquoi ici ça fonctionne et là ça échoue ? Dès que je peux creuser cet axe, quel que soit le micro-domaine, de l'alphabetisation à la prévention du SIDA, ça me stimule. Et puis, comme il y a une trame commune, je construis quelque chose. J'expliquais un jour à un étudiant qu'au bout d'une recherche, ce que l'on obtient, c'est d'autres questions. Abasourdi, il me dit : *Pourquoi en faire si ça n'arrête jamais ?* C'est précisément cela qui est fantastique, lui ai-je répondu. »

1. Ce partenariat vise à accroître les capacités d'évaluation d'impact des milieux scolaires du primaire à l'égard des projets d'intervention menés dans les écoles en milieu socio-économiquement défavorisé. Du côté du Conseil scolaire, une conseillère et sept coordonnateurs sont impliqués dans le projet ; à l'UQAM, Mme Gaudreau dirige deux professionnels de recherche et quatre assistants.
2. Cette recherche-action a pour objectifs d'identifier et de valider les indicateurs de réussite de la formation continue en les mettant en application dans une évaluation réalisée au Centre de formation continue des Patriotes. Collaborent au projet huit intervenants de la Commission scolaire, tandis qu'à l'Université, l'équipe de Mme Gaudreau comprend trois professionnels et deux assistants.

En congé... pour mieux travailler!

Tous les sept ans, les professeurs de l'UQAM peuvent bénéficier d'une année sabbatique. Mais quelle est donc la nature de leurs activités durant cette période ? Quelles en sont les caractéristiques ? les retombées ? Professeur au département d'études littéraires, Bertrand Gervais a bien voulu nous éclairer en se remémorant l'expérience de sa première année sabbatique et en nous confiant ses projets pour la seconde qui vient de débiter.

Pour recharger ses batteries...

En 1994-1995, après l'obtention de son doctorat et ses six premières années d'enseignement, Bertrand Gervais avoue qu'il était épuisé intellectuellement. « Ce n'était pas un *burn-out*, simplement, je sentais que j'avais trop parlé, trop dit, trop fait. Et surtout, j'avais le sentiment de ne pas avoir eu le temps d'emmagasiner, car il faut se nourrir l'esprit pour pouvoir arriver avec des propositions nouvelles. Et puis finalement, durant ma première année sabbatique, j'ai pu lire et me réinvestir dans le travail intellectuel. À la fin, j'avais retrouvé une certaine fraîcheur, mon esprit s'était désenglué et j'ai été bon pour un autre six ans ! » Un coup d'œil au c.v. du chercheur suffit pour s'en convaincre. De 1995 à aujourd'hui, il aura publié quelque

vingt articles savants, un ouvrage scientifique, deux récits, deux romans et trois nouvelles; le tout couronné, en 1998, du Prix de la recherche de l'Université du Québec pour les arts et les lettres.

... et donner un coup de barre

Et pour la présente année sabbatique, quels sont ses projets ? En premier lieu, d'affirmer le professeur, faire avancer de manière significative certains de ses travaux de recherche. « Quand on conjugue enseignement, services à la collectivité et le reste, on peut difficilement donner des coups de barre importants au niveau de la recherche. L'année sabbatique permet aussi de confirmer ce qu'on est en train de faire ou encore de se dire, tiens, je voudrais faire quelque chose de différent. » Outre ses recherches et ses activités de création, des voyages, en lien avec son travail, sont aussi au programme. Tout d'abord, la Californie, pour faire de la recherche libre. Puis, le sud de la France, pour écrire. Ensuite le Brésil, pour animer un séminaire de doctorat. Sera-t-il complètement coupé de l'UQAM pour autant ? Que non ! Sabbatique ou pas, le professeur de sémiologie maintiendra la direction de thèses et de mémoires, ainsi que la responsabilité d'une équipe de

recherche interuniversitaire et d'un regroupement de chercheurs. Enfin, il continuera à superviser le travail de ses assistants de recherche. Bref, un calendrier d'activités chargé même en étant exempté des tâches administratives et de l'enseignement hebdomadaire.

Écrire en toute liberté

Durant l'année sabbatique, d'expliquer le professeur Gervais, le rythme de travail se transforme. « On s'en aperçoit quand on voit tous les collègues s'agiter : les cours, les demandes de subvention, les colloques... Et voilà soudain qu'on est à l'abri, c'est parfois même un peu déconcertant. Puis, arrive ce moment où l'on se glisse dans ses projets personnels... » Un des avantages, précise-t-il, c'est la possibilité de pouvoir plonger dans l'écriture sans être constamment interrompu. C'est ce besoin de continuité qui explique d'ailleurs qu'en sessions régulières, Bertrand Gervais essaie d'être le moins possible à l'université le matin, préférant faire son travail de recherche à la maison. « J'arrive ici l'après-midi et c'est la cohue. Dérangé aux vingt minutes, on ne peut pas faire son travail. [...] Quand on écrit, le temps explose. On peut perdre deux heures à chercher une idée, à prendre un paragraphe et le mettre à l'endroit, à l'envers, le déplacer, ou encore avoir un éclair de génie et écrire en catastrophe deux pages d'un coup ! Ça implique une certaine liberté et c'est ce que j'avais hâte de retrouver. »

De fausses conceptions

Alors l'année sabbatique, privilège ou nécessité ? « Nous sommes des professeurs-chercheurs. Or, pendant six ans, c'est surtout la dimension professeur-administrateur qui prend le dessus... Et puis, si on veut éviter d'être sur le mode de la répétition, comme professeur, l'année sabbatique est essentielle. » Selon lui, le problème réside dans une mauvaise conception de l'enseignement universitaire. « J'essaie parfois d'expliquer que donner un cours de trois heures exige un temps de préparation très long. On n'entre pas dans une classe comme on va dîner chez des amis en se mettant à parler de tout et de rien ! Or la préparation, la recherche, l'analyse, l'écriture, tout ce qui se passe entre mon ordinateur, mes livres et moi, ça ne se voit pas. Donc, quand un prof va en sabbatique, les gens ont la fausse impression qu'il ne fait plus rien. » En fait, dit-il, la

vision de l'année sabbatique est d'autant plus erronée que l'on connaît mal la tâche professorale. Aussi, ressent-il un véritable plaisir lorsque ses étudiants de doctorat commencent à enseigner au baccalauréat. « C'est jouissif de les entendre dire : *Mais comment vous faites ? J'ai passé les trois derniers mois à préparer mon cours ! Je n'ai fait que ça !* Alors je leur réponds : *Imagine quand il faut en donner quatre durant l'année, plus les demandes de subvention, les articles, les colloques, l'encadrement, les réunions, les activités de gestion...* Généralement, ils disent *OK ! On a compris !* »

Au cours des 20 dernières années, le financement de la recherche à l'UQAM est passé de 3 M \$ à plus de 27 M \$.

De 1996 à 2001, le taux de succès des demandes de subventions de recherche au concours du CRSNG s'est maintenu à 80 %, tandis qu'il connaissait une augmentation significative au CRSH (de 60 % à 80 %) et au FCAR (de 65 % à 80 %).

À l'UQAM, la création (danse, théâtre, musique, arts visuels et médiatiques, design) est reconnue et soutenue au même titre que la recherche.



Monsieur Bertrand Gervais, professeur au département d'études littéraires.

« L'année sabbatique, c'est la possibilité de pouvoir plonger dans l'écriture sans être constamment interrompu. »

AU SERVICE DES COLLECTIVITÉS

Les services aux collectivités constituent le troisième grand volet, souvent méconnu, du travail professoral. En effet, nombreux sont les professeurs qui participent à diverses activités au service de la communauté uqamienne, contribuant ainsi au bon fonctionnement de l'Université. Pensons, notamment, à la direction d'une faculté, d'un département, ou d'un programme d'études; à la participation aux instances comme le Conseil d'administration ou la Commission des études; à l'implication au sein de comités ou de groupes de travail créés à l'UQAM. Par ailleurs, en s'associant à des projets de recherche et de formation visant à répondre aux besoins de partenaires sociaux (syndicats, commissions scolaires ou groupes communautaires), les professeurs s'inscrivent dans une des missions de l'UQAM : la démocratisation de l'accès au savoir. Enfin, les services aux collectivités se traduisent aussi par la participation des professeurs aux activités d'organismes gouvernementaux, para-gouvernementaux ou à vocation internationale, par leur présence sur la scène publique et par leurs interventions dans les médias.

DIRIGER UN DÉPARTEMENT

Une forme d'engagement envers la société

« Quand j'ai accepté d'être directrice de département, j'ai accepté en même temps d'assumer des responsabilités envers l'institution, envers mes collègues et envers un milieu professionnel. Pour moi, c'est une forme d'engagement envers la société. » C'est ainsi que Monique Régimbald-Zeiber conçoit sa fonction de directrice de l'École des arts visuels et médiatiques qui regroupe plusieurs programmes d'études : baccalauréat, maîtrise et DESS en arts visuels et médiatiques, certificats en arts d'impression, en arts plastiques, en peinture et en sculpture. Avec les autres départements de la Faculté des arts, l'École contribue à faire de l'UQAM l'établissement d'enseignement supérieur le plus complet dans le domaine au Québec, et l'un des plus importants au Canada.

Quand on porte plusieurs chapeaux

Artiste peintre, Monique Régimbald-Zeiber a développé, depuis une vingtaine d'années, une démarche qui questionne le regard et la construction de l'histoire en peinture. Mais depuis son embauche par l'UQAM en 1992, elle porte un deuxième chapeau, celui de professeure, auquel s'ajoute celui de directrice de département. Présider l'assemblée départementale des professeurs, s'assurer d'une répartition équitable des tâches entre les professeurs, faire le pont entre l'administration de l'Université et le département, être responsable d'un budget et d'une gestion saine, telles sont quelques-unes de ses tâches en tant que directrice de l'École. « Il faut, précise-t-elle, que j'aie une connaissance fine des besoins des étudiants en matière de formation, ainsi que de l'évolution des pratiques artistiques, de plus en plus interdisciplinaires. Je dois aussi veiller à maintenir de bons liens avec les directeurs des divers programmes et gérer les tensions ou les conflits qui peuvent parfois survenir. Mais, surtout, j'essaie de faire en



Madame Monique Régimbald-Zeiber, professeure à l'École des arts visuels et médiatiques.

sorte que le travail soit, pour tous, producteur de pensée et source de plaisir. » Ce sont là des tâches et des responsabilités qui, reconnaît madame Régimbald-Zeiber, sont plutôt accaparantes. « J'arrive à mon bureau entre 8 h et 9 h le matin et je ne le quitte pas avant 18 h 30 ou 19 h. Bref, je suis présente de 10 à 11 heures par jour. Mais avant d'arriver à l'UQAM, je me permets d'aller à mon atelier de travail, très tôt le matin, et j'y retourne en fin de journée. J'ai besoin de cette espèce de repli sur le travail de création, de me recentrer sur mes activités artistiques que je ne veux pas perdre de vue, en dépit de mon rôle très accaparant de directrice de département. Il est clair que je dispose de moins de temps qu'auparavant pour voir mes enfants, mes parents et mes amis, ou encore pour visiter des expositions dans des musées ou des galeries. »

« Ce qui m'intéresse surtout, c'est de construire une collégialité. »

confère un certain poids. On peut faire bouger des choses, on peut donner une certaine couleur à l'unité que l'on dirige. » Ainsi, deux choses lui tiennent particulièrement à cœur. D'abord, œuvrer à une meilleure reconnaissance et à un plus grand appui du travail de création des professeurs dans le domaine des arts, au même titre que la recherche scientifique dans d'autres disciplines. Deuxièmement, défendre l'idée qu'il est nécessaire que le corps professoral du département s'engage dans la vie et dans la pratique culturelles et artistiques, de manière à établir un lien privilégié entre le monde universitaire et le milieu professionnel des arts visuels. « Nous devons être conscients du danger de la fonctionnarisation et ne jamais oublier que nous sommes aussi des artistes qui créent. »

Avant même de devenir directeur de département, souligne-t-elle, un professeur est pressenti par ses collègues pour être le porteur de certains dossiers. « D'ici la fin de mon mandat, j'aimerais que l'École développe des échanges plus soutenus avec les professeurs-chercheurs des autres disciplines, qu'il s'agisse de la sociologie, de la littérature, de la philosophie, de l'histoire ou même des sciences. Nous pourrions ainsi créer un terrain qui enrichirait tant le travail de la recherche que celui de la création. » Jusqu'à maintenant, conclut-elle, sa fonction lui a permis de découvrir et de mieux comprendre ce qu'est une structure complexe comme l'UQAM avec ses diverses unités académiques et ses nombreux services. Cela l'a aussi amenée à être plus attentive à la place et au rôle que l'Université occupe dans la société, ne serait-ce que dans le domaine des pratiques artistiques. « J'ai beaucoup reçu dans ma carrière d'artiste et de professeure. En assumant la responsabilité de directrice de l'École, j'ai le sentiment de rendre quelque chose ou de donner encore davantage, et ce tout en étant reconnaissante de la confiance que l'on me témoigne. »

Une planque ou un lieu de pouvoir ?

Pour Monique Régimbald-Zeiber, le poste de directrice de département ne représente pas une planque qui la dispenserait de faire de la recherche et de l'enseignement, contrairement à ce que plusieurs croient. « Quand j'ai accepté d'occuper ce poste, j'ai dit clairement à mes collègues qu'il n'était pas question que cela aliène mon travail de création artistique. En outre, je dispense deux cours par année. Il est important que les étudiants puissent continuer de me voir comme un professeur qui enseigne et qui accomplit ses tâches de création. » Madame Régimbald-Zeiber ne croit pas non plus qu'elle occupe une position de pouvoir. « Ce qui m'intéresse surtout, c'est de construire une collégialité. Évidemment, je suis consciente que le fait d'être directrice de département

Le sentiment d'accomplir le maximum

Diane Berthelette est professeure au département d'organisation et ressources humaines de l'École des sciences de la gestion (ESG). Voilà pour le titre officiel. Mais on peut aussi la présenter comme une femme d'actions... plutôt occupée qui ne craint pas le travail et les défis. Ainsi, en plus de ses tâches d'enseignement et de recherche, Diane Berthelette préside actuellement le Comité institutionnel d'éthique de la recherche avec des êtres humains, tout en étant membre du comité d'étude de la tâche professorale et du Comité d'implantation du projet d'Institut Santé et Société de l'UQAM. Et pour ajouter à une feuille de route déjà bien remplie, elle a aussi siégé à la Commission des études, de 1995 à 1997, et assumé la direction du programme de MBA-recherche à l'ESG. En fait, depuis son arrivée en 1989, elle s'est beaucoup investie en participant à divers comités. « Je me suis toujours impliquée à tous les paliers de l'Université et j'aime que mes activités soient diversifiées. » On pourrait difficilement la contredire.

« J'ai besoin de sentir que je peux contribuer à changer des choses. »



Madame Diane Berthelette, professeure au département d'organisation et ressources humaines.

matières biologiques, ou encore le développement de procédures de type clinique et thérapeutique. Comme l'explique madame Berthelette, « le comité joue donc un rôle important d'éducation. Quant à moi, ma fonction exige que je connaisse à fond les dossiers et que je sois à l'écoute des commentaires des autres membres du comité. Ma responsabilité consiste à faire en sorte que les gens soient à l'aise avec les décisions qui sont prises et que l'information transmise aux professeurs et aux autres membres de la communauté universitaire soit la plus claire possible. »

La volonté de changer des choses

Réunions, lecture et analyse de dossiers, rédaction de commentaires, réponse à des besoins ponctuels, constituent quelques-unes des tâches de Diane Berthelette au sein des divers comités auxquels elle participe. Ce qui représente, on s'en doute, plusieurs heures de travail par mois. À cela s'ajoutent, bien sûr, l'enseignement et la

recherche. Ainsi, elle travaille présentement à développer un nouveau programme de maîtrise et un nouveau certificat en collaboration avec l'Université de Sherbrooke, tout en réussissant à dégager du temps pour mener une recherche et diriger trois étudiants au doctorat. Mais qu'est-ce qui l'amène à s'impliquer dans toutes ces activités ? « J'ai d'abord un fort sentiment de responsabilité envers l'institution et, surtout, je ne peux pas me contenter d'être simplement en désaccord. Si je vois que des choses ne fonctionnent pas ou qu'elles peuvent être améliorées, alors j'essaie d'agir. J'adore aussi travailler avec des gens de milieux différents du mien. Enfin, j'aime confronter mes opinions à celles des autres. »

Un travail professoral méconnu

Auparavant, explique madame Berthelette, « je pouvais travailler 70 heures par semaine. Mais, depuis, j'ai changé mon organisation du travail et je demande maintenant des

dégrèvements. J'ai également appris à dire non et à me ménager des semaines sans réunion. » Elle ne croit pas qu'il faille nécessairement exiger la même somme de travail de la part de tous les professeurs. « Il faut plutôt miser sur la diversité des compétences : les professeurs doivent se concentrer sur ce qu'ils font de mieux. » Diane Berthelette dit par ailleurs percevoir un certain essoufflement chez plusieurs de ses collègues et considère qu'il y a un problème avec les indicateurs du travail professoral ou intellectuel. « Si les gens ne te voient pas en train de t'affairer, ou s'ils voient que la porte de ton bureau est fermée, ils croient que tu ne travailles pas ou que tu es chez toi en train de te reposer. Les étudiants, entre autres, connaissent très mal la nature de notre travail et nous, en retour, nous ne leur expliquons pas suffisamment en quoi il consiste. » Ses plus grandes satisfactions, la professeure les retire surtout du processus de travail dans lequel elle s'engage. Quant aux résultats, souvent ils ne se font sentir qu'à moyen ou à long terme. « J'ai notamment l'impression d'avoir contribué, durant mon passage à la Commission des études, à changer les fausses perceptions que l'on pouvait avoir du secteur des sciences administratives auquel j'appartiens. Et puis, comment ne pas être content quand des étudiants diplômés du MBA-recherche reviennent me voir pour me dire qu'ils ont réussi à se trouver un emploi ? Bref, dans tous les cas, j'ai le sentiment de faire le maximum. »

Chercheure et globe-trotter

Professeure au département des sciences biologiques et directrice du Centre pour l'étude des interactions biologiques entre la santé et l'environnement (CINBIOSE), Karen Messing est une chercheure accomplie. Son nom se trouve associé à une diversité de projets¹ en santé des femmes au travail, dans des domaines aussi variés que la prévention des problèmes musculo-squelettiques ou l'activité professionnelle en présence d'agents toxiques. Son intérêt pour ces questions l'amène à s'impliquer activement au sein de la communauté scientifique, soit pour produire ou acquérir de nouvelles connaissances, soit pour faire bouger les choses. Voilà pourquoi, notamment, elle siège au conseil d'administration de l'Institut de la santé des hommes et des femmes, un des treize nouveaux instituts de recherche en matière de santé au Canada. Entre deux réunions, voire entre deux avions, elle nous révèle les multiples formes que prend son engagement scientifique.

Une charge de travail considérable

Après avoir été approchée pour assumer la direction du nouvel Institut, Karen Messing refuse, étant trop attachée à sa tâche de professeure. « L'idée de siéger au CA, par contre, m'intéressait car il s'agit d'une tâche plus scientifique que politique. Je me disais aussi que ce serait une façon de faire reconnaître l'importance de ce champ d'études et de faire prendre conscience à l'appareil biomédical que la science sera meilleure si on tient compte de la spécificité des deux sexes. Je pensais également que ce ne serait pas beaucoup de travail... et j'ai eu raison sur les deux premiers points seulement! » affirme, philosophe, madame Messing. Car l'Institut a beau être virtuel, les réunions sont bien réelles, exigeant, chaque mois, des déplacements à Ottawa. « À ce stade-ci, c'est surtout un exercice de définition car le mandat officiel de l'Institut est très large. En fait, toutes les maladies peuvent être observées sous l'angle de la différenciation sexuelle. Or, le raffinement du mandat prend énormément de temps et de discussions car les gens au Conseil appartiennent à des milieux très variés : membres d'équipes médicales, chercheurs en milieu hospitalier, professeurs... » De plus, la biologiste avoue que sa façon particulière de voir les choses lui occasionne un surcroît de travail. « Par

« Quand on est en début de carrière, on ne se rend pas compte des effets de la course à la performance. »



Madame Karen Messing, professeure au département des sciences biologiques.

exemple, il n'y a qu'une seule personne qui représente la communauté des femmes et des travailleuses au Conseil. Or, moi, je trouve que les groupes devraient être plus présents. Comme je veux que leurs besoins soient pris en compte dans la définition des priorités de recherche, ça me fait deux fois plus de boulot! »

Une disponibilité virtuelle

Tout ce travail, la biologiste doit le concilier avec ses autres responsabilités. Ainsi, même si elle a obtenu une bourse des Instituts de recherche en santé au Canada (IRSC) comme chercheure chevronnée - ce qui lui donne droit à un dégrèvement d'enseignement - elle continue d'encadrer des étudiants de cycles supérieurs, des stagiaires postdoctoraux et des agents de recherche. « Mon investissement dans l'Institut, d'une certaine façon, nuit à mon travail de professeure car il m'oblige à transformer mes rapports avec les étudiants en disponibilité virtuelle. » Et s'il n'y avait que l'Institut, mais il y a tout le reste! En tant que membre du jury de IRSC pour l'octroi de bourses aux jeunes chercheurs, elle doit examiner des demandes et assister à des réunions. La professeure siège aussi au comité éditorial de quatre revues savantes², ce qui

implique plusieurs manuscrits à lire et à commenter, sans compter la planification des dossiers. À cela s'ajoutent de nombreuses conférences et consultations données en milieu syndical ou gouvernemental.

Un tout petit monde

L'implication de madame Messing au sein de la communauté scientifique ne se limite pas aux niveaux local et national. À preuve, au cours de la dernière année, elle s'est rendue à Awaji, au Japon, pour assister à la première réunion de définition de politiques de l'Organisation mondiale de la santé (OMS) sur la santé des femmes; puis, destination Bruxelles, où elle participe à un atelier visant à définir les besoins de l'Europe en matière de santé des travailleuses. Quelques mois plus tard, on l'attendait à Malmö, en Suède, où elle présida l'atelier d'ouverture de Work Life 2000 portant sur la diversité au travail. Après un détour par Paris pour un colloque, elle atterrit à Canberra, en Australie, lieu de la 2^e réunion internationale sur la santé des femmes tenue par l'OMS. « On m'avait demandé d'être rapporteuse pour la réunion. Cela implique la rédaction d'un rapport dont on espère qu'il va plaire à tout le monde et c'est loin d'être évident. Après trois jours et

trois nuits de travail, on a réussi et cela a donné lieu à la Déclaration de Canberra qui figure sur le site web de l'OMS. »

Place aux jeunes!

Professeure, chercheure, globe-trotter, Karen Messing semble infatigable. Elle admet toutefois que cela n'a pas toujours été le cas. « Les gros coûts pour la santé mentale et physique se sont manifestés lorsque mes enfants étaient jeunes. Quand on est en début de carrière, on ne se rend pas compte des effets de la course à la performance, on en prend conscience après... Maintenant, je suis grand-mère et dans l'ensemble, c'est nettement plus facile à gérer! Quant au travail lui-même, avec le temps, on apprend à se ménager des espaces et à ne pas accepter toutes les propositions. Et puis, il faut faire de la place aux jeunes... Il y a deux ans, soudainement, je me suis rendu compte que j'approchais de la retraite. Je me suis alors mise sérieusement à penser à la relève. Au CINBIOSE, on a des jeunes super intelligents qui n'ont pas de poste et, avec mes collègues, on veut faire tout ce qui est en notre pouvoir pour les aider à en obtenir. C'est quelque chose de très important pour moi » de conclure madame Messing.

1. *L'Invisible qui fait mal* (CQRS); *Santé au travail : démonstrations dans les sciences naturelles et juridiques* (FCAR); *Conséquences thérapeutiques et anti-thérapeutiques de régimes d'indemnisation* (CRSH); *Étude ergonomique du travail des intervenantes dans des maisons d'hébergement* (PAFFARC); *Le travail atypique* (FCAR).
2. *Salud de los Trabajadores, International and Health Services, Women & Health* et *Recherches féministes*.

En mission auprès des communautés

Le saviez-vous? C'est en 1979 que l'UQAM s'est donné formellement une mission de services aux collectivités. L'objectif? Démocratiser l'accès au savoir en mettant des ressources universitaires à la disposition des communautés regroupées au sein d'organismes populaires, de groupes de femmes et de syndicats. Au fil du temps, les professeurs ont largement répondu à l'appel, que ce soit dans le cadre de séances de formation, de projets de recherche ou de consultations. L'économiste Ruth Rose-Lizée croit fermement à la pertinence sociale et scientifique de cette mission qui, depuis plus de vingt ans, colore sa carrière de professeure.

Une grande aventure...

Tout débute en 1978, alors que madame Rose-Lizée participe à un comité chargé d'examiner les besoins des groupes de femmes en matière de services aux collectivités. « Mon premier projet s'est fait avec le Regroupement des garderies du Québec sur la question du financement du réseau. Ensuite, j'ai travaillé avec plusieurs groupes de femmes dans des dossiers liés à la fiscalité, à la sécurité du revenu, à l'équité salariale... » Bien qu'elle collabore surtout avec le mouvement des femmes, la professeure n'hésite pas à répondre présente lorsqu'une demande émane d'un groupe populaire ou d'un syndicat. C'est ainsi qu'en plus des nombreuses consultations qu'elle offre à différents organismes, elle mène actuellement trois projets en association avec divers partenaires sociaux. « J'ai un projet de formation avec la Fédération des associations de familles monoparentales et recomposées du Québec où j'examine les mesures fiscales, les allocations familiales et les pensions alimentaires. À la Confédération des personnes handicapées du Québec, je fais de la formation pour mieux outiller l'organisme dans ses interventions publiques portant sur les programmes de soutien du revenu. Enfin, je termine un projet de recherche avec l'Association des aides familiales du Québec qui vise à mesurer la valeur économique de leur travail et à analyser diverses lois et mesures fiscales. »

Une carrière non conventionnelle

Évidemment, son implication active dans les services aux collectivités s'accompagne d'une somme de travail non négligeable. « Cela exige en effet de nombreux déplacements, des réunions, des tournées de formation, des recherches sur le terrain, la rédaction de rapports... et j'en

passé. Mais le fait que l'UQAM reconnaisse ce travail - on a lutté pour cela! - fait en sorte que c'est ma contribution à la recherche. Je suis bien consciente que ce n'est pas une carrière conventionnelle. Par exemple, j'ai publié relativement peu d'articles dans des revues savantes. Toutefois, je bénéficie d'une reconnaissance importante des milieux communautaires et des gouvernements qui prennent mes analyses au sérieux. » Car, pour madame Rose-Lizée, les services aux collectivités se traduisent aussi sur le plan des tâches administratives qu'elle choisit d'assumer que ce soit à titre de membre du Comité des services aux collectivités, du Comité conseil de l'Alliance de recherche IREF-Relais-femmes ou de commissions gouvernementales comme celle sur la fiscalité et le financement des services publics du Québec.

Au service de la société

De toute évidence, ce n'est ni la gloire ni le prestige qui motivent madame Rose-Lizée, mais plutôt le désir de partager ses connaissances tout en se rendant utile socialement. « Jeune chercheure, j'avais de la difficulté à m'inscrire dans les créneaux traditionnels de la science économique car la recherche qui s'y faisait m'apparaissait trop souvent détachée de la réalité. Dans le cadre des services aux collectivités, j'ai pu enfin poser des questions ayant une pertinence réelle pour la vie des gens. Cela me permettait aussi d'examiner des problèmes sociaux sous l'angle économique, sans pour autant les réduire à cette dimension. C'est amusant d'ailleurs car, pour mes partenaires, j'ai une vision d'économiste, tandis qu'aux yeux de mes collègues, je suis sociologue » lance en riant la professeure qui apprécie autant franchir la frontière des milieux que celle des disciplines. S'il existe un fil conducteur dans son parcours, c'est bien cette volonté de traduire l'économie en langage clair pour des gens qui pourraient être rebutés par l'hermétisme de la chose. Voilà pourquoi, en plus des liens qu'elle entretient avec le milieu communautaire, elle prend plaisir à enseigner à la maîtrise en intervention sociale, tandis qu'elle donne régulièrement des cours d'économie aux étudiants de premier cycle inscrits en sciences humaines ou en administration.

Un terrain d'innovations

S'il est vrai que la professeure consacre la plus grande partie de son énergie aux services aux collectivités, en retour, cette implication la stimule grandement et ce, en

« Indéniablement, les services aux collectivités ont donné un sens à ma carrière, tout en alimentant mon enseignement. »



Madame Ruth Rose-Lizée, professeure au département des sciences économiques.

dépité du fait que ce travail demeure encore méconnu et peu valorisé. « Indéniablement, les services aux collectivités ont donné un sens à ma carrière, tout en alimentant mon enseignement, car il y a un input des groupes. En fait, une grande partie de notre rôle consiste à les aider à structurer les connaissances qu'ils ont déjà en les situant dans un contexte plus large. Nos projets contribuent aussi à produire de nouveaux savoirs qui les aident à défendre leurs dossiers. Enfin, sur le plan scientifique, les collaborations avec le milieu ont donné lieu à de nombreuses innovations dans une diversité de domaines grâce notamment à des recherches-action et des recherches appliquées sur le terrain. Ce sont d'ailleurs ces pratiques qui ont permis d'ouvrir la porte aux subventions stratégiques et aux Alliances de recherche Université-communauté (ARUC) du CRSH », de soutenir la professeure-chercheure.

À l'UQAM, 7 facultés, 34 départements et plus de 140 programmes d'études de premier cycle et de cycles supérieurs, sont dirigés par des professeurs.

De 1994 à 1999, plus de 485 activités de formation, de recherche, de consultation expertise et de diffusion, impliquant plus de 220 groupes sociaux et plus d'une trentaine d'unités académiques de l'UQAM, ont été réalisées.

Parmi les réalisations les plus marquantes sur le plan des partenariats avec les groupes sociaux, mentionnons celles où se sont constituées des équipes interdisciplinaires de recherche ou de formation : la table de concertation avec des organismes communautaires et les protocoles d'entente UQAM-CSN-FTQ-CSQ ainsi que UQAM-Relais-femmes-IREF.

D'HIER À AUJOURD'HUI

Deux professeurs. L'un s'apprête à mettre un terme à sa carrière universitaire, l'autre la commence. L'un connaît l'UQAM depuis sa création, l'autre la découvre. Deux regards sur la fonction professorale, sur les étudiants, sur la recherche, sur la formation, sur le rôle de l'université. Deux visions différentes, certes, mais dont la mise en perspective permet d'apprécier tant l'évolution d'une institution comme l'UQAM, que les changements ayant affecté la tâche professorale et ses conditions d'exercice.

Trente ans de carrière

Il est professeur de science politique depuis 30 ans. C'est un spécialiste des études urbaines et de la gestion des services publics. Sa carrière est bien remplie, mais il est modeste et n'est pas du genre à vous aborder du haut de son piédestal. Son nom ? Jacques Léveillé. À quelques mois de la retraite, il nous parle avec simplicité, franchise et lucidité, de son travail, de l'Université, et de sa vision du rôle des professeurs.

Un défricheur

À l'UQAM, au début, les politiques municipales, montréalaises et régionales, représentaient un nouveau champ de connaissances. « À l'époque, raconte Jacques Léveillé, j'étais pratiquement seul à effectuer des recherches dans ce domaine et c'était exigeant. J'ai bâti de nouveaux cours à cheval sur le droit, l'administration publique et la science politique. Et depuis, j'ai toujours conçu mes cours de façon à ce que l'administration publique soit ouverte sur le système politique et l'analyse sociologique. Par la suite, avec d'autres collègues, je me suis intéressé aux mouvements sociaux urbains et à la planification urbaine régionale. Puis, progressivement, d'autres forces disciplinaires ou d'autres départements se sont aussi intéressés à ces questions. » C'est un processus normal, nous dit M. Léveillé, et c'est un peu comme ça que l'UQAM s'est construite. Enfin, au cours des dernières années, il a développé une collaboration avec des chercheurs de l'INRS-urbanisation. Bref, il est de ceux qui ont défriché le terrain et, aujourd'hui, il fait partie des quelques chercheurs qui comptent dans ce domaine.

De nouvelles priorités

Au fil des années, les priorités de Jacques Léveillé ont changé. Pas seulement à cause de son expérience universitaire. Le fait, par exemple, qu'il ait obtenu un congé sans solde de l'UQAM pour aller travailler pendant deux ans

comme fonctionnaire municipal à la Ville de Montréal lui a permis de découvrir d'autres réalités. « Aujourd'hui, souligne-t-il, je me laisse moins guider et emballer par un nouveau concept ou une nouvelle tendance en recherche. Je suis davantage porté à valoriser des choses qui sont collées aux préoccupations des gens. » À qui et à quoi vont servir ses travaux de recherche est une question qui le préoccupe. « J'aime tout autant travailler pour un groupe communautaire du Centre-Sud, que pour l'Union des municipalités ou pour le gouvernement. Si je rédige un rapport pour Québec, peut-être va-t-il demeurer sur une tablette, mais peut-être aussi va-t-il en rester quelque chose, ne serait-ce qu'une idée qui sera reprise par d'autres. » Récemment, avec des membres d'organismes en éducation populaire, il a rédigé une étude sur le problème de la fusion des municipalités, afin de combler le vide d'informations sur ce sujet. « J'aime l'idée d'écrire de petits fascicules ou des articles dans les journaux, comme l'ont fait des collègues de l'UQAM au moment du Sommet des Amériques. C'est intéressant et utile dans la mesure où l'on peut atteindre un public relativement étendu et varié. Mais tout cela découle, ne l'oublions pas, de notre travail de recherche. »

Un sentiment d'appartenance

« J'ai toujours aimé l'UQAM », d'affirmer Jacques Léveillé. « On n'est pas dans les ligues majeures dans tous les secteurs, mais je pense qu'on a bien compris le rôle de l'université dans la cité. Des colloques comme ceux sur les leaders du Québec contemporain ou sur la place des femmes dans les élections municipales permettent d'en témoigner. Ce qui a toujours fait la force de l'Université, selon lui, c'est sa personnalité différente. « J'ai souvent entendu des gens dire que parmi les quatre universités montréalaises, l'UQAM se distinguait par sa couleur. Mais

« J'aime tout autant travailler pour un groupe communautaire du Centre-Sud, que pour l'Union des municipalités. »



Monsieur Jacques Léveillé, professeur au département de science politique.

à partir du moment où l'on veut faire comme les autres et que l'on dilue sa couleur dans la machine à succès, on risque de perdre sa spécificité. Heureusement, il y a encore du monde ici qui croit que l'on doit faire les choses différemment. » Par ailleurs, M. Léveillé est conscient du phénomène du vieillissement du corps professoral et du besoin d'une relève. Mais, dit-il, les jeunes profs, dans certains départements, subissent beaucoup de pressions. « On leur demande de publier beaucoup et d'aller chercher de grosses subventions. Peut-être sont-ils moins portés à s'engager ? » Quant aux étudiants, M. Léveillé estime qu'ils sont mal initiés à la recherche, et ce dès le secondaire. « Ici, on a toujours eu des étudiants très critiques et très brillants qui pouvaient se sentir à l'étroit dans une université plus traditionnelle que l'UQAM. » Enfin, il souligne l'importance d'acquérir une solide culture générale afin d'avoir un esprit critique et analytique très aiguisé.

Fierté et satisfactions

« Oui, je suis fier d'avoir amené des étudiants à s'intéresser à certains problèmes », d'avouer M. Léveillé. « En recherche, je pense avoir contribué à ce qu'il se fasse des choses intéressantes à l'UQAM dans le champ des études municipales. C'est toujours satisfaisant de savoir que l'on fait partie des quelques pionniers qui ont travaillé à créer une filiation de recherche dans un domaine donné. » Mais ce qu'il aimerait, c'est que la société québécoise, dans toutes ses ramifications, reconnaisse davantage le travail utile accompli par ses professeurs d'université. Et ce « malgré l'anti-intellectualisme qui continue de sévir, malgré le règne de l'opinion et celui des amuseurs publics. Et, ajoute-t-il, en dépit du fait que l'aura des professeurs et la déférence à leur égard se soient un peu perdues. » Son plus grand succès ? « Ce fut d'avoir été heureux dans mon travail. Jamais, je ne me suis ennuyé ! »

La carrière à 30 ans

Historienne d'architecture, Lucie K. Morisset se penche tant sur la forme des villes que sur le rôle des paysages construits dans la constitution des identités collectives. Une passion qui l'amène, tout naturellement, à s'intéresser à la valorisation touristique du patrimoine bâti. Pas étonnant, dès lors, que le département d'études urbaines et touristiques ait vu en elle une candidate de choix. Embauchée en 1996, alors qu'elle n'avait pas encore franchi le cap de la trentaine, elle fait définitivement partie de ce que l'on appelle la relève. Et à en juger par les prix et distinctions récoltés au cours des dernières années, une relève fort prometteuse.

Limpossible rêve

Lorsqu'elle entame un baccalauréat en histoire de l'art, Lucie Morisset est loin de penser qu'une carrière de professeure l'attend au détour. « J'étais affreusement timide. Puis, un jour, j'ai accepté de faire des visites d'architecture pour le public. Ce soir-là, j'étais épuisée mais bouleversée : j'avais adoré ! Car il faut l'avouer, enseigner, c'est se donner en spectacle, c'est largement de l'exhibitionnisme. Bien sûr, c'est aussi faire apprendre des choses, réfléchir soi-même et avoir l'occasion de toujours se renouveler. » C'est donc pour l'acte d'enseignement, et la réflexion qui l'accompagne, qu'elle choisit la carrière professorale. Quelques mois après l'obtention d'un doctorat en géoarchitecture de l'Université de Bretagne occidentale, la chercheuse est recrutée par l'UQAM. « Quand on m'a annoncé la nouvelle, je n'y croyais pas ! Comme plusieurs de ma génération, j'avais la conviction que les baby-boomers avaient pris tous les emplois dans les universités. »

Un milieu stimulant

Si la carrière qu'elle mène depuis bientôt cinq ans correspond assez à l'image qu'elle s'en faisait, madame Morisset admet qu'en ce qui concerne l'Université, c'est une autre histoire. « L'UQAM a toute une réputation, surtout quand on étudie à l'Université Laval ! Moi, je n'ai pas d'idéaux collectivistes. Mais je me disais, peu importe l'endroit, mon épanouissement, c'est moi qui le ferai. » La notion même de culture uqamienne la faisait donc plutôt sourire. Et puis, très vite, elle constate qu'il y a effectivement une façon d'être, à l'UQAM, qui n'existe pas ailleurs. « Non seulement j'ai reçu un accueil extraordinaire, mais dès le



Madame Lucie K. Morisset, professeure au département d'études urbaines et touristiques de l'École des sciences de la gestion (ESG).

départ, on m'a encouragée, appuyée, et offert d'importantes libertés individuelles. On m'a dit : - Fais comme tu veux, ce que tu fais c'est bien ! - Les cours, développe-les, on a confiance en toi ! [...] Il y a quelque chose ici, une collégialité, que je n'échangerais pas pour tout l'or du monde ! C'est ça que j'ai découvert à l'UQAM. »

S'investir dans le travail

Depuis son embauche, la professeure a donné plusieurs cours, encadré des projets de fin d'études en urbanisme et supervisé des mémoires et des thèses. Côté recherche, elle a notamment œuvré à constituer une anthologie des villes planifiées au Québec, tout en collaborant, avec des équipes d'aménagistes, à des projets de mise en valeur du patrimoine. Au cours de la dernière année, elle a poursuivi des travaux au CELAT, rédigé des articles, publié un livre, organisé un colloque, dirigé la revue *Téoros* et soumis sept demandes de subvention qui ont toutes été acceptées. « Le travail devient intéressant quand on se jette dedans. Ça exige de s'impliquer à fond et d'aimer ce que l'on fait. » La carrière universitaire, précise-t-elle, se caractérise par la liberté et l'absence de contrôle. « Il y a deux façons d'envisager cela. Ou on ne fait rien et on sent un opprobre général, ou alors on se défonce, 24 heures sur 24, juste au cas où on n'en ferait pas assez ! Quand une

« Comme plusieurs de ma génération, j'avais la conviction que les baby-boomers avaient pris tous les emplois dans les universités. »

Un rôle à jouer

Selon elle, le professeur joue un rôle fort utile, que ce soit dans l'enseignement, en formant ses étudiants; dans la recherche, en produisant de nouveaux savoirs; ou dans la société, par exemple en faisant progresser un débat. Elle est cependant consciente que des mythes entourent la profession. « Moi, j'ai publié sept livres et tout le monde croit que je suis riche. Or, je n'ai jamais reçu un sou en droits d'auteur ! Et il y a cette autre image qui associe l'absence d'horaire et de patron à... l'absence de travail. Quand on fait de la recherche, on n'est pas toujours en train de se montrer. [...] Et puis, la plupart des profs que je connais se défonce à la tâche, peut-être justement parce qu'il n'y a personne pour leur dire *Il est 17 h, tu peux quitter*. On est à la fois l'employé et le patron, un patron souvent très exigeant » de conclure la professeure.

1. Ses ouvrages ont mérité le Prix d'excellence des arts et de la culture (Prix du public) décerné par l'Institut canadien (2000; 1997) et le Prix Michel Brunet de l'Institut d'histoire d'Amérique française (1999). Elle a également fait partie des équipes lauréates des concours pour l'aménagement de la place d'Youville (2000), le réaménagement du square Dorchester (2000) et la conception-lumière pour la colline parlementaire (1998).
2. Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions des francophones en Amérique du Nord (Université Laval - UQAM - UQAC).

SPUQ

Document publié par le Syndicat des professeurs et professeures de l'Université du Québec à Montréal
Case postale 8888, succursale Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3P8
(514) 987-6198 • spuq@uqam.ca
<http://www.unites.uqam.ca/spuq/>

Recherche et rédaction : Claude Gauvreau et Céline Séguin

Conception et mise en page : Communication Schneider

Photos : J.-A. Martin (pages 2 à 8)